ESQUISSES ALGÉRIENNES

(Suite)

PAR

GUSTAVE D'HUGUES FILS

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Oum-el-Bouaghi, 1er avril 1889.

. . . . . .

Dans la journée, pour profiter du beau temps, j'ai fait seller mon cheval et me suis échappé du bordj, qui, hélas ! n'a pas besoin que le temps soit mauvais pour avoir l'air d'une prison ; et je suis allé me promener en plaine.

Décidément, il y a des choses qui gagnent à être vues de près. Elle a de beaux aspects cette plaine, quand on y est dessus, et paraît plus grande encore que lorsqu'on la domine des hauteurs du bordj — tout à fait infinie même — quand on s'y voit perdu comme un atome au milieu des espaces à perte de vue. Je me sens plus petit, tout petit et comme écrasé par les dimensions du terrain plat qui m'entoure et où je suis seul, sans rien à mes côtés que des plantes naines, au ras du sol, pour pouvoir comparer ma petitesse à autre chose qu'à l'immense nature qui m'environne de sa solitude, ou à la lourde montagne qui s'étale colossalement avec ses flancs râpés, terriblement majestueuse, au milieu des plaines désertes qu'elle semble soulever autour d'elle.

N'as-tu pas remarqué combien la vue de choses laides auprès de soi gâte celle des merveilles

qu'on peut voir au loin ? Et réellement cet affreux village d'Oum-el-Bouaghi n'est pas fait pour vous disposer à l'admiration. Mais à présent que je ne le vois plus, tout me semble beau : devant moi, au loin, les lacs apparaissent de temps à autre au milieu des terres, et telle est la transparence, la pureté de l'atmosphère sur ces plaines aux tons fauves et veloutés, barrées maintenant à l'horizon par l'interminable djebel-el-Tarf qui se dresse bleuâtre, dans toute sa longueur, ombré de merveilleuses teintes sombres, qu'on croirait y pouvoir atteindre en un temps de galop ; j'en suis pourtant à plus de quinze kilomètres.

Puis, je marche sur des espaces couverts de broussailles jaunâtres... De loin en loin je rencontre des troupeaux, disséminés dans des touffes de plantes maigres, clairsemées, ressemblant vaguement à des ajoncs, et dont le berger, solitaire, artistement drapé dans un pan de son burnous, me regarde passer, silencieux, indifférent. C'est surtout mon cheval qu'il regarde ; il le connaît. J'ai acheté ce cheval dans le pays, et chacun sait à qui il appartenait. On ne le désigne jamais que sous le nom de son premier maître : c'est toujours le cheval d'un tel. Tu ne te figures point en effet combien l'Arabe est *provincial*. Ces terres immenses qui semblent si sauvages à l'étranger qui les traverse, c'est comme à Fouilly-les-Oies : chaque champ, chaque rocher, chaque

ravin, chaque lieu a son nom arabe : c'est le champ d'un tel, ce sont les rochers de tel endroit, le ravin de telle sorte. Et c'est ce qui prouve qu'au fond les hommes sont partout les mêmes, tous attachés à leur coin de terre, comme l'huître à son rocher, le connaissant dans ses moindres détails, ne voyant que lui au monde et faisant fi de tout le reste. Quand je raconte à un habitant de ce pays-ci qu'il y a, pas bien loin, des tribus dont les tentes sont grises et noires au lieu d'être rouges comme les siennes, il me regarde avec étonnement, n'en revenant pas, comme si c'était impossible que toutes les tentes ne fussent point pareilles à celles de sa tribu ; ou bien, il a alors un petit sourire ironique, dédaigneux, incredule, plein de pitié, témoignant que pour lui il n'y a de bien et de sérieux que ce qui se fait chez lui, et qu'ailleurs, tous les autres pays, tous les autres usages sont en quelque sorte des pays et des usages *pour rire*.

Je fais demi-tour. Quel étonnement ! Je croyais avoir marché longtemps et être bien loin : pas du tout. Il me semble que le Sidi-Réghis est là, tout près, devant moi. Et cependant voilà plus d'une heure que je suis parti. Quelle superbe montagne que ce Sidi-Réghis ! Quelle imposante masse par rapport à ce bout de plaine qui m'en sépare, et pourtant il est comme écrasé sous le ciel bleu, dans lequel il dresse sa demi-cou-

ronne de rochers ! Lui non plus n'a pas de point de comparaison à ses côtés. Avec ses manteaux d'arbres grimpants tout au long de ses flancs rocheux, et s'éparpillant, de plus en plus clairs autour de son pied énorme, apportant par sa végétation, comme un semblant de vie dans la nudité environnante, on dirait d'ici une de ces aristocratiques montagnes de villes d'eaux pyrénéennes. Du fond de son cirque largement ouvert sur la plaine, au-dessus des quelques toits rouges du village dont la petitesse se voit à peine, s'elève un fort mamelon complètement boisé, et à côté de son sommet arrondi comme un dôme, sur un petit plateau accroché tout de travers au flanc du cirque où des avalanches de pierres et de rochers semblent s'être arrêtées comme pétrifiées dans les maigres pâturages, une maison blanche, aux volets verts, avec un toit rouge, apparaît toute petite, comme un jouet d'enfant : c'est la maison forestière.

Mais à mesure que j'approche, elle se cache. Les quelques arbres disséminés au bas de la montagne, sur le sol rocailleux de la plaine en pente, semblent des troupeaux épars mouchetant le sol ; puis, peu à peu, a proportion que j'avance, tout cela reprend son aspect accoutumé ; tout redevient laid, morne, pelé. Le Sidi-Réghis gagne à être vu de loin ; mais je ne l'ai peut-être pas encore vu d'assez près.

Là-bas vers l'Orient dans l'infini des plaines, la route s'allonge toute blanche et semble courir à côté du chemin de fer, titubant un peu de droite et de gauche jusqu'à Aïn-Beida qu'on distingue, comme un plâtras dans le lointain au pied des montagnes très basses. C'est cette même route qui vient passer devant le Sidi-Réghis...J'y arrive, ses abords sont remplis de pierres éparses sur le sol. La voici qui se met en travers de mon chemin avec son remblai peu élevé sur la plaine.

Une route en macadam, c'est généralement, en France, la-dessus qu'on se tient quand on marche, quand on voyage ; mais ici on passe de préférence à côté, à moins d être en voiture, parce que le sol n'en est pas assez doux pour les pieds rarement ferrés des chevaux. On n'a du reste pas souvent l'occasion de s'en servir ; les Arabes ont moins affaire à Aïn-Beida que d'un de leurs douars à l'autre, et tout le mouvement, inappréciable à l'immense surface des plaines, a lieu dans les plaines elles-mêmes. Aussi ces routes isolées, désertes dans le vaste pays environnant, ont-elles essentiellement un caractère de *voies*, de quelque chose qui est construit, établi solidement, qui est dur et qui peut assurer les communications importantes quand le reste de la contrée est ravagé, détrempé par les orages. En France, une route c'est simplement ce qu'on nomme *dehors ;* ici c'est *la route*.

Je la suis un moment, celle-là, et, bientôt, voici de chaque côté, espacées dans la nudité des terrains arides, les baraques et les maisonnettes basses du village, avec leurs devants sales et mal tenus, des camions dételés avec leur grand siège très haut sont à l'abandon auprès des écuries ; il y a des cabarets presque à chaque porte, et des gens de toute espèce, des arabes loqueteux, des ouvriers débraillés, des commères européennes vont et viennent d'une maison à l'autre; devant les cafés maures ou les sordides boutiques indigènes, des Arabes causent, accroupis... Il fait encore grand jour ; j'ai bien le temps de rentrer au bordj ; je veux aller voir le Sidi-Réghis de plus près, m'enfoncer dans l'intérieur de la montagne.

Je tourne à droite, sur un chemin plein d'ordures et de balayures, entre un terrain vague et un ravin caillouteux ; je dépasse la *méchela* des cavaliers, et me voilà dans les contreforts du Djebel, où, de loin en loin, des buissons d'arbres souffreteux s'espacent dans la rocaille du sol et mettent un peu d'ombre sur le terrain affreusement sec. Après avoir marché sur un étroit sentier raboteux, dans ces replis ravinés, toujours montants, je rejoins enfin la route qui mène à la maison forestière. La vue est maintenant dégagée : en face de moi, tout autour, s'ouvre l'immense creux de la montagne dont les flancs se

hérissent d'arbres, oliviers, chênes verts, genévriers au feuillage dur comme du papier. Et cette route en corniche sur le sol rougeâtre entre son talus neuf, que l'herbe n'a pas encore reverdi, où nulle touffe sauvage n'a encore poussé dans les couches de pierre mises à jour, et son ravin, dont le bord, en dessous d'elle, est encombré par les rejets de terrassement, les écroulements ou les pelletées de terre qui ont à moitié enseveli et fait mourir des buissons entiers ; cette route montante qui s'enfonce en serpentant vers le cœur de la montagne dominée par sa haute crête de rochers gris ; cet oued presque toujours invisible dans le bas du ravin que surplombe la route et au fond duquel, dans un peu de verdure toute émaillée de roches, coule un filet d'eau murmurante ; le vent qui passe et gémit plaintivement au travers du feuillage sec des arbres tristes, mais égayés, en ce moment, au milieu des pierres, par les rayons d'or du soleil couchant ; et là-bas, au fond, apparaissant entre des arbres, la maison forestière adossée aux pentes escarpées de la montagne, tout jusqu'aux touffes de dyss perchées au faîte des talus de la route, jusqu'à l'ombre projetée sur elle par le versant qui la domine, jusqu'aux travailleurs indigènes vêtus de pantalons européens mais coiffés de vieux turbans et qui creusent, tout le long du ravin une conduite d'eau pour le chemin de

fer ; tout jusqu'à ces vols rapides d'émouchets en chasse, tourbillonnants, leurs ailes, à plumes fauves tachées de noir, étendues et roidies, tout en ce lieu me rappelle en plus petit les superbes parages de l'Ouarsénis. Et pourtant je suis si près de la plaine, je n'ai qu'à tourner la tête ;... mais je m'arrête.

Me voici déjà à plus de cent mètres d'altitude au-dessus du bordj invisible ; et par-dessus les derniers contreforts de la montagne, dont je surplombe les sommets hérissés de petites roches au milieu des arbres, j'aperçois, par une échappée, toute la plaine verdâtre sur l'immense tapis de laquelle s'allonge le Djebel-el-Tarf, panoramique, vu d'ici, presque à vol d'oiseau, de plus en plus velouté d'ombre. Il semble très bas maintenant, dominé qu'il est par une autre chaîne plus haute, derrière lui, et dont les crêtes, qu'on dirait toutes proches, quoiqu'elles soient bien loin par delà le Tarf, se dessinent très nettement, avec l'Aurès couronné de neige, sur le ciel bleu pâle du jour mourant. Elle s'étend, cette chaîne bleuâtre, entourant tout ce qu'on peut voir de l'immense paysage déroulé au loin, enveloppant le *chott* et reflétant le capricieux contour de ses arêtes sombres dans le miroir d'acier, immobile, de la nappe de sel encastrée sur le tapis vert et fauve de la plaine qui prend toutes les nuances du vert et du roux, avec ses petits carrés très compliqués,

très enchevêtrés les uns dans les autres, mais si bien assortis entre eux, et qui sont les champs de la plaine, les champs de culture arabe au milieu des terres, sans clôtures, sans barrières, sans séparations, laissant libre l'espace infini où les montagnes seules arrêtent le regard. Et la vaste nappe du lac fuit et disparaît entre les montagnes du fond et le Djebel-el-Tarf, insensiblement rabaissé et mourant, au bord de ses larges grèves jaunâtres comme une plage à marée basse.

Tout cela est d'une grandeur infinie...

En revenant je suis passé auprès de quelques gourbis arabes où des enfants jouaient en riant aux éclats. Ils sont heureux ces enfants indigènes ; ils sont plus heureux que les nôtres. Ils poussent et se développent librement, au grand air, à peine vêtus ; on ne les ennuie point sans cesse de leçons de maintien, de morale, d'histoire, etc., et on ne les empêche pas de jouer, comme les nôtres, bien souvent, de peur qu'ils *prennent mal*.

Oui, sans doute, mais ces enfants arabes ne seront jamais que des espèces de sauvages, incapables de toute idée abstraite, de toute réflexion d'ordre intellectuel ; ils n'auront jamais d'autre intelligence que pour les choses de leur vie à eux, choses pratiques et matérielles s'il en fut, et seront toujours d'une ignorance rare pour tout le

reste, sciences, raisonnement ou poésie. Ils ont bien dans l'âme une sorte de vague instinct poétique, mais si primitif et si fruste ! Au fait, c'est peut-être la vraie poésie que la leur. Mais un de nos poètes a dit que :

L'ignorance en cette vie
Est une image de la mort.

Et les Arabes pourraient méditer profondément ces deux vers, si leurs méditations n'étaient autre chose qu'une sorte de somnolence hebetée. Etrangers à toutes les sciences, à tous les arts, à toutes les idées, ils n'en ont pas moins un grand respect pour tout homme qui est censé savoir quelque chose Celui qui sait seulement lire et écrire, fût-il pauvre comme Job, est appelé *Sidi* comme les plus grands et les plus riches seigneurs... Et puis, malgré leur ignorance, est-ce qu'ils n'ont pas sur nous une immense supériorité dans leur façon de concevoir et do pratiquer l'existence, et qui prouve bien que la science ne fait pas le bonheur, quoi qu'en dise Aristote et toute sa philosophie ?

Je passe près des gourbis, au pied d'un monticule sur le sommet duquel un vieil arabe est assis solitairement, encapuchonné dans son burnous qui se détache en silhouette sur le ciel clair du soir. Deux hommes passent en causant devant les gourbis, et dans le silence et la fraîcheur de

la nuit qui approche, montent des bruits de vie pastorale, des bêlements nourris de moutons et de chèvres déjà parqués autour des habitations, et des beuglements de troupeaux qui rentrent des pâturages; c'est l'heure où, sous le gourbi, sous la tente, comme sous la chaumière de nos paysans, se prépare, devant le feu qui flambe, le souper du soir, jetant une dernière gaieté, un dernier mouvement dans la tranquillité de la journée finissante... Ah! tous ces bruits, comme cela sent la vie calme, la vie heureuse !...

Ils n'ont pas de soucis ces gens-là, ou du moins, si peu; et quand ils en ont, par hasard, n'ont-ils pas, pour en combattre le pesant ennui, leur fataliste indifférence?

Ce qu'ils ont, tel qu'ils l'ont, ils s'en contentent, ne cherchant pas à l'améliorer : à quoi bon? La vie est si courte! et puis, au bout, il faut mourir.

Si une pierre jetée vient à percer le toit de son gourbi, l'Arabe ne prendra pas la peine de le réparer, il le laissera ainsi; si son jardin ou son champ est biscornu, il ne cherchera pas à le rendre carré : que lui importe ! Si la crosse de son fusil est fendue ou cassée, il se contentera de la consolider ou de la raccommoder lui-même avec des ficelles ou un morceau de cuir, et j'ai même connu un Arabe qui continuait à chasser avec un fusil dont le canon, maintes fois crevé par de trop fortes charges de poudre, avait été successivement

raccourci au point de n'être plus qu'un véritable tromblon ; mais il chassait quand même avec. Chez nous, au contraire, toujours le tourment d'une activité insatiable et dévorante ; toujours la recherche du changement, du mieux, du nouveau. Passe encore pour les choses physiques et intellectuelles ; mais dans la vie matérielle, dans le travail de la terre, à quoi bon ? pourquoi ?...

Sans doute c'est très philosophique tout ce que je te raconte là ; mais, à notre point de vue, il doit bien s'ennuyer l'Arabe qui n'a aucune distraction intellectuelle, qui, depuis le jour de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, voit toujours les mêmes choses autour de lui, évolue dans le même cercle, aussi bien dans le même cercle d'idées que dans le même cercle de pays, car il ne quitte presque jamais le territoire de sa tribu et se contente d'être nomade à la manière des gens qui chez nous changent de logement dans la même ville. Seulement, au lieu de changer de tente, c'est sa tente qu'il change de place, lorsque les abords en sont devenus trop sales, ou que les pâturages environnants sont devenus trop maigres pour son troupeau ; et quant à la poésie, au charme si attirant de sa vie pastorale, de près, c'est si sale, ça sent si mauvais, il y a tant de puces !... Mais on l'a dit souvent : il ne faut pas chercher la petite bête.

Oum-el-Bouaghi, 8 avril 1889.

. . . . . .

Lorsque M. Tirman vint à M'Sila pour les tremblements de terre qui avaient couché à bas une bonne partie des maisons arabes de la ville et fait une centaine de victimes, les indigènes s'étaient portés en foule au-devant du gouverneur qui pour eux personnifiait, non seulement le *beylick* (1), mais la France, et, par conséquent la puissance et la force.

M. Tirman était en tenue de voyage, pantalon collant, veston de drap gris, chapeau melon, au dernier goût du jour, aussi étriqué que possible. Sa voiture s'arrêta devant les autorités locales ; il descendit, et se mit à marcher à pied, à côté du plus important personnage de l'endroit, qui lui faisait un tableau navrant de la catastrophe. Derrière, à quinze pas, tout seul, suivait un grand laquais, galonné d'or sur toutes les coutures, superbe avec sa haute taille, sous l'ample et majestueuse livrée chamarrée, impassible, hautain, dédaigneux, dans sa face fraîchement rasee. Et les Arabes, qui se pressaient pieds nus à l'entour du cortège, ne faisaient aucune attention au petit monsieur etriqué, en chapeau melon, qui marchait

(1) Le gouvernement.

devant. Ils prenaient le laquais si beau, si solennel avec son chapeau à cocarde, pour le gouverneur en personne. Et tous s'approchaient de lui, humblement, lui baisant les mains avec respect, lui parlant avec des regards craintifs, pleins d'admiration : « Sidi Gobrenor, Sidi Gobrenor ! » Et le laquais, bon enfant, daignait sourire, se laissait faire, ayant peut-être reçu la consigne de son maître, qui est un homme d'esprit. J'ai rarement ri d'aussi bon cœur.

. . . . . .

12 avril 1889.

Je me suis demandé bien souvent si les Arabes ne menaient pas une vie plus heureuse que la nôtre, et quelquefois, quoique je ne me sente guère capable de m'en contenter, je me suis surpris à envier leur sort. N'avoir pas besoin du superflu et restreindre même le nécessaire, n'est-ce pas là le secret du bonheur?

La première impression qu'on éprouve à la vue de ce pays si vide, si aride, si dépourvu de tout, d'eaux, de bois, de jardins, de prairies, de tout ce qui rend la vie vivable, est une impression d'étonnement à la pensée que tout un peuple tire de là ses moyens d'existence. Mais il faut si peu de chose à l'Arabe: un maigre champ d'orge, quelques moutons, un cheval, et voilà son bien-être

assuré. Du lait et de la viande de ses brebis il se nourrit; de leur laine ses femmes tisseront les burnous, les haicks, les gandourahs, les *cabous* (1), qui sont tous ses vêtements, les tapis, les coussins, les *frœchias* (2), qui, avec quelques coffres plus ou moins grossiers, représentent tout son mobilier, les *tellis* (3) pour enfermer ses grains, les *flichs* (4) de sa tente qui, avec quelques misérables gourbis de pierres sèches, couverts de fumier ou de terre battue, sont son unique habitation, les *djellals* (5) pour ses chevaux qui n'ont point d'autre écurie, les cordes de laine enfin avec lesquelles il supplée à tout notre attirail, à tout notre outillage de civilisation, à toute notre machinerie si compliquée et si coûteuse.

Avec un cheval il peut labourer son champ, qui ne lui coûte rien, puisque chez lui la terre appartient à peu près à tout le monde, et que chacun a le droit d'en cultiver autant qu'il en peut ensemencer. Une simple charrue à soc de

(1) Epaisses calottes de laine, que les Arabes portent sur la tête au-dessous du haick, et qu'ils maintiennent avec des cordes en poil de chameau.

(2) Longues couvertures de laine aux dessins plus ou moins compliqués.

(3) Gros sacs de laine.

(4) Longues bandes de laine très dures qui, cousues ensemble, forment la tente.

(5) Grandes couvertures plus ou moins bariolées qui tombent jusqu'aux jarrets du cheval et enveloppent également son poitrail, ne laissant à découvert que la tête, l'encolure et le bas des jambes.

bois,qu'il se fait prêter par un parent ou un ami, s'il n'en possède pas, lui suffit pour ses labours. Le terrain ne lui étant pas mesuré, il se soucie peu d'en tirer parti jusque dans les moindres parcelles avec l'acharnement propre à nos cultivateurs. La ligne droite ne lui importe pas davantage pour ses sillons : ce n'est point là qu'il met son amour-propre ; et, s'il y a sur son terrain des pierres ou des buissons, de mauvaises herbes ou quelque autre obstacle, il ne se donne pas la peine de les enlever, il les tourne.

C'est avec son cheval aussi qu'il transporte sa récolte et qu'il dépique ses grains, en le faisant galoper sur les gerbes étalées à terre. Ces grains, moulus par ses femmes au moyen de petites meules portatives dont chaque tente est pourvue, complètent sa nourriture. On en fait des galettes, des *kesra*, et même on en tire la pâte destinée à la confection du couscouss.

Voilà la vie dans sa simplicité patriarcale et primitive. Pour maison, une tente ; pour greniers, des *silos*, où les rats ne sont pas admis ; pour fontaines, des mares ou *r'dirs* croupissant au creux des ravins ; pour écuries et pour étables, la belle étoile ; pour éclairage, le soleil et la lune. Les ustensiles de cuisine et la vaisselle? Avec un peu de terre battue, séchée au soleil, façonnée à la main et cuite dans de petits fours, les femmes en fabriquent autant qu'il leur en

faut. Les peaux de chèvres se convertissent en outres. Quelques poignées d'alfa servent à fabriquer toutes sortes d'objets, corbeilles, *sat-las*, colliers pour la charrue, filets pour le transport des récoltes, cordes, courroies, chaussures même. Et quant à l'industrie de luxe, qu'il ne faut pas confondre ici avec « l'article de Paris », c'est le Kabyle qui s'en charge, qui damasquine les fusils, qui affile les couteaux pour l'homme et qui sertit les bijoux pour la femme ; ou bien c'est le Juif, le Maure des villes, qui brode les étoffes, qui prépare les harnachements de *fantasia*, et teint d'inimitables nuances les laines destinées à la confection des tapis. Enfin, il y a les marchés, qui reviennent toujours à des époques fixes, et où l'Arabe peut se procurer les fruits verts des jardins de Kabylie, les huiles de leurs oliviers, les dattes sèches venues des oasis du Sud, les calicots et les cotonnades confectionnés en Angleterre; il y a aussi les petites boutiques européennes où on lui vend les menus objets de toilette et de ménage, — en le volant comme dans un bois ; mais il est homme à se rattraper.

Les besoins intellectuels de l'Arabe ?... autant vaudrait n'en point parler, car ils n'existent pas. On fonde des écoles dans les villes du littoral et l'on en mène assez grand bruit, soit! Mais dans nos douars des Hauts-Plateaux, la science, je le crains, aura quelque peine à se faire jour.

Les plus lettrés de par ici se sont bornés à apprendre, dans leur jeunesse, quelques versets du Coran, qu'ils récitent comme des perroquets, sans en comprendre le sens ni la portée. Les marabouts eux-mêmes n'ont pas plus d'instruction et ne sont guère propres qu'à décider certains points de liturgie élémentaire, à savoir, quel jour a lieu telle fête, quand commence ou quand finit le jeûne de Rhamadan. Les autres, ceux qui ne se piquent pas d'être des savants, des *tolbas*, qui ne savent même ni lire ni écrire, s'en tiennent à faire la prière, selon les rites, et à égrener leur chapelet. La religion se mêle à tout dans la vie de ce peuple, et je le conçois. La terre est tellement laide par ici, que les regards et la pensée doivent naturellement se retourner vers le ciel, qui est fort beau.

Jadis, les Arabes ont eu des philosophes, comme Avicenne et Averroès, qui étaient surtout des érudits, et qui n'ayant point d'idées à eux, ce qui serait incompatible avec le fatalisme oriental, se sont contentés d'emprunter celles d'Aristote, et de les mettre en valeur. Plus tard, ils ont eu encore des chanteurs et des improvisateurs ambulants, sortes de troubadours qui avaient pour mission de célébrer les exploits des héros et leurs amours, ou d'exalter en de petits poèmes sacrés les vertus des compagnons du prophète, ou bien encore d'exciter par des hymnes et des appels guerriers, comme les anciens bardes de l'Irlande,

les courages près de faiblir sur les champs de bataille. Mais tout cela est bien oublié aujourd'hui. « Ils ne chantent plus », comme dit le vieux Marcel dans les *Huguenots*, et les *Gouals*, les *Aïats* et les *Meddah's* n'ont pas eu de successeurs, — au moins en Algérie. Il n'y a plus dans nos douars que quelques indigènes, — improvisateurs obstinés, — qui chantent encore des âneries sans queue ni tête, sur les sujets les plus niais que l'on puisse rêver, avec cette perçante voix qui chevrote et s'entrecoupe brusquement d'arrêts essoufflés, comme si l'organe, subitement descendu des hauteurs les plus aiguës aux notes les plus profondes, venait de s'anéantir dans ce suprême effort. Et tout cela, pour nous faire gober des sentences où ne se retrouve plus l'originalité des Firdoûsi et des Sââdi, mais où brille encore l'ingéniosité de M. de la Palice. Exemples :

« Un cheval gris à tête blanche est toujours un bon cheval. »
« Sera puni par où il pèche le jeune homme qui court après la femme d'autrui. » Etc., etc.

Je ne dis pas que cela ne soit pas très pratique ni même assez moral. Mais tu vois la dose de poésie que cela comporte. O le dernier des Abencérages ! Qu'est-il devenu ?

. . . . . .

J'observe pourtant que le sentiment poétique a survécu chez l'Arabe à l'art de la poésie. Il ne

sait plus rimer ou rythmer, mais il sait encore sentir. Je vantais un jour à l'un d'entre eux les bienfaits de notre civilisation européenne, nos maisons, nos palais, nos chemins de fer et le reste. « Sans doute ; mais dans tout cela, dit-il, vous vivez enfermés comme des prisonniers » ; et puis, avec un grand geste : « Ici du moins nous voyons le ciel. »

Il y a de la poésie jusque dans la vie de l'Arabe, dans ses travaux, dans ses plaisirs.

Chez nous le repos est un luxe que les très riches eux-mêmes ne peuvent que bien rarement se procurer. Riche ou pauvre, l'Arabe ne fait rien, ou ne fait, du moins, que ce qu'il ne peut se dispenser de faire. Mais combien de fois quand j'interrogeais mes justiciables sur leurs noms, prénoms, âge et profession, combien de fois leur ai-je entendu faire cette réponse que je retrouvais, comme une vieille connaissance, dans toutes les bouches :

— Quelle est ta profession ;... qu'est-ce que tu fais pour vivre ; à quoi passes-tu ton temps ?

— Je suis assis ! ...

Il étale fièrement sa paresse qui ne saurait faire tache dans une société où le repos est considéré comme une noble chose qui sied au roi de la création et affirme sa dignité.

Aussi, quelle fierté dans la démarche, le regard, les gestes et le maintien de l'Arabe, si on compare sa tournure à celle de nos citoyens de la

libre France, déformés pour la plupart et déjetés par l'abus d'un incessant travail, et dégradés, sans qu'ils s'en doutent, par l'habitude de toutes les dépendances... Il faut dire aussi que le costume arabe prête singulièrement à l'illusion, car il est juste de reconnaître qu'un homme drapé dans de larges vêtements flottants présente une autre mine que celui qui est revêtu, comme nous, d'affreux et ridicules étuis. Notons en passant que nos costumes nous reviennent très cher parce qu'ils s'usent très vite, tandis que ceux de l'Arabe se transmettent comme un héritage de génération en génération.

S'il est riche, l'Arabe aura des esclaves ou des serviteurs pour s'acquitter de toutes ses besognes. J'en ai connu un qui, un jour, sous sa tente, où je me trouvais aussi, appela un pauvre diable de fellah passant à plus de deux cents mètres, pour lui ramasser son éventail qu'il avait laissé tomber et qu'il ne voulait pas prendre la peine de relever lui-même. Et non seulement le fellah vint en courant s'acquitter de cet office, mais ensuite il sortit de la tente à reculons, s'inclinant et disant merci avec ce joli geste de la main s'appuyant contre la poitrine qui est familier à tous les Orientaux.

S'il est pauvre, l'Arabe sera bien obligé de travailler, mais ne cherchant point, comme nous, à s'enrichir par le travail, il ne demandera à son

ouvrage que de lui donner strictement les moyens de vivre ou de se procurer le superflu qui est toujours pour lui la chose nécessaire. Pour acheter une femme par exemple, il lui faut de l'argent ; mais dès qu'il aura assez travaillé pour se procurer la somme, il ne fera plus rien, jusqu'à ce qu'il ait encore envie ou besoin d'autre chose. Ces quelques moutons, ces quelques sacs de grains, ce cheval qui sont indispensables à toute existence arabe pour en assurer l'indépendance et le repos, tous ne les ont pas reçus par héritage. Pour lors, ils sont condamnés au travail, durant toute leur vie quelquefois, et se font bergers, ou *khammès* (1), ou marchands, ou employés chez quelque Européen, ou voleurs de profession.

Ces métiers-là n'exigent pas pour eux, comme pour nous, un long apprentissage. Il y a quelque temps, un de mes anciens serviteurs vint m'annoncer qu'il avait acheté un magasin et se faisait marchand. Il n'avait pas appris la comptabilité, ni la tenue des livres, et comme je lui demandais s'il saurait quand même faire le commerce : «Nous n'avons pas besoin de tout cela, nous autres, me répondit-il, c'est bon pour les Français. »

Jamais du reste, l'Arabe ne travaille par goût : la satisfaction que donne à d'autres hommes la conscience d'une tâche accomplie, est pour lui lettre

(1) Sortes de métayers.

morte ; il laboure, il sème, il moissonne, il achète, il vend, il voyage, mais par nécessité, avec indifférence, lentement, sans entrain, sans intérêt, sans passion, comme quand on travaille pour le compte d'autrui.

Et pourtant, même quand il travaille ou qu'il sert, je trouve que l'Arabe est plus heureux que nous, que nos serviteurs et que nos ouvriers. Il y a je ne sais quoi de patriarcal et de familial dans les habitudes et les mœurs des travailleurs d'Orient et dans la façon dont on les traite, qui mêle quelque chose d'infiniment doux à la dureté de leur besogne et qui en atténue l'ennui, l'amertume ou l'humiliation.

J'ai vu souvent à M'Sila, qui est une ville d'industrie arabe, où l'on fabrique des harnachements, des haïcks, des burnous et toute sorte d'objets de *phillali* (maroquin) ornés de broderies, j'ai vu bien souvent, assis devant les portes basses des petites maisons de terre, les ouvriers indigènes en train de travailler. Les brodeurs avaient des écheveaux de soie ou de fil d'or passés dans les doigts de pied et les dévidaient tout en causant entre eux, paisiblement, posément, sans se presser, comme des gens qui ne sont payés ni à l'heure, ni à la journée et ne halètent point sur leur besogne. De temps à autre ils s'interrompaient pour dormir ou pour jouer aux cartes, à la *ronda*, jeu importé anciennement d'Espagne

en Afrique, ou pour aller au café maure boire une tasse de *kaouah* (café). Leur patron travaillait, jouait ou dormait comme eux, au milieu d'eux, jamais pressé, lui non plus, et remettant volontiers à plus tard ce qui l'ennuyait pour le moment.

Cela ressemble bien peu, n'est-ce pas, au travail forcené, à outrance de nos ouvriers, et il me semble qu'une tâche accomplie dans de pareilles conditions doit être bien aimable et peu faite pour inspirer des idées sombres de révolte, de violence, de partage et de meurtre. Les ouvriers sont pourtant fort peu payés chez l'Arabe ; mais ils ont si peu de besoins, et leur vie est si facile.

Il y en a, également, de ces ouvriers indigènes, qui ont des travaux plus durs à exécuter, plus durs même que ceux de la plupart de nos ouvriers. Que de longues courses à faire en plein midi sous le soleil brûlant, que de peines et de fatigues à endurer, que de tours de force à accomplir ! Mais ils font tout cela en douceur, quand même, à leur gré, prenant leur temps. Ils viennent ou ne viennent pas, commencent tôt ou commencent tard, suivant que cela leur plaît. Aussi, éprouvent-ils toujours, malgré l'appât d'un meilleur salaire, une certaine et très excusable répugnance à s'embaucher sur les chantiers européens, où l'on fait l'appel à heure fixe, où chacun a sa besogne déterminée d'avance, où tout est réglé et mené militairement et où l'on est bousculé pour la moindre infraction.

D'où je conclus que c'est nous-mêmes qui nous sommes rendu tout travail insupportable et odieux par l'espèce de fièvre que nous y apportons et que l'extension donnée à nos ateliers, où une discipline et des règlements sévères sont indispensables, a doublé, triplé, quadruplé le poids de l'ennui, et fait germer l'envie, la haine et les rébellions dans les âmes.

16 avril.

... Je suis monté, ce matin, sur l'un des contre-forts du Sidi-Réghis, tout près, derrière le bordj ; c'est une petite montagne qui s'élève entre deux ravins, toute rocheuse, toute hérissée de gros blocs en chaos. Parmi l'amoncellement des rochers, de loin en loin, ont poussé des buissons de genévriers et quelques arbres rares, tordus, contournés, sans feuillage encore, — des pistachiers. Ce monticule, arrondi en fort mamelon, est typique en Algérie : un peu partout dans les djebels on en retrouve de semblables...

De là, je voyais toute la plaine d'Oum-el-Bouaghi et le bordj à mes pieds, avec son fortin dont les murs et les quatre petites tours, taillées ras à leur sommet, semblaient comme aplaties et plantées de travers sur leur base.

Mais ce que je regardais surtout de l'autre côté, au-dessus de moi, c'était le Sidi-Réghis, étalé

comme un gigantesque chapeau de gendarme dont il a un peu la silhouette.

Le Sidi-Réghis est la montagne sainte de la contrée : il l'était, du moins, autrefois, avant que sa soumission au régime forestier et la présence, entre ses flancs vénérés, d'un garde français, assisté d'un garde indigène, ne l'eût un peu déconsidéré dans l'esprit des populations musulmanes.

Jadis, un influent marabout demeurait auprès d'une fontaine, dans l'un de ses replis. Autour de la fontaine, il y avait un jardin dont on voit encore les vestiges au pied d'un rocher monumental : quelques figuiers et même un ou deux peupliers qui, à cet abri, ont pu résister à l'atteinte des vents furieux de ces parages ; et sur un monticule voisin, commandant une gorge superbe, toute boisée, s'élevait, dans une enceinte de murs, les vastes gourbis actuellement en ruines du saint personnage. Si-Mohammed-Saïd est le nom de ce marabout quivit encore, mais qui a dû abandonner sa demeure, nul autre citoyen qu'un garde forestier n'ayant le droit d'habiter les forêts de l'Etat et d'y avoir un foyer ; et de même les quelques gourbis dont il reste encore quelques traces en certains endroits du Sidi-Réghis, auprès de quelques champs, sur les plateaux, qu'on y labourait jadis, ont dû être évacués par leurs habitants.

On venait de très loin consulter le marabout,

et chacun emportait de son pèlerinage quelques bouts de branches des arbres de la montagne sainte, qui devenaient des amulettes dans l'esprit des croyants. Mais personne n'aurait commis le sacrilège d'y couper un arbre pour se chauffer, pas même les habitants des douars d'alentour.

Aujourd'hui, de la fontaine du marabout, on a fait un abreuvoir en chaux hydraulique, et quiconque s'aviserait de couper une branche d'arbre risquerait fort de se voir immédiatement dresser procès-verbal. Le service forestier ne plaisante pas sur ce chapitre.

Heureusement pour les indigènes, le garde ne peut être partout à la fois. Quand il est dans sa maison, au cœur du Sidi-Réghis, il ne peut rien voir, ni entendre de ce qui se passe sur ses flancs extérieurs, ni au fond des gorges aboutissant dans le grand cirque ; ce qui fait que les Arabes pour qui maintenant la montagne, profanée par la présence des *roumis*, a cessé d'être sacrée, y coupent en fraude le plus de bois qu'ils peuvent, avec cette insouciance de l'avenir qu'ils ont en toutes choses. Ils attrapent bien, de temps en temps, un procès-verbal, mais ce n'en sont pas moins les pauvres arbres qui paient la casse, et la forêt était certainement beaucoup mieux conservée jadis lorsqu'elle était gardée par le respect des populations, qu'elle ne peut l'être aujourd'hui par la vigilance des gardiens.

Une aussi étonnante montagne que le Sidi-Réghis ne pouvait manquer d'avoir des légendes. Elle en a, en effet, et de plusieurs sortes ; mais en voici une assez extraordinaire et très enracinée dans la croyance des indigènes.

Ce lourd massif qui se trouve actuellement sur les Hauts-Plateaux de la région de Constantine et qui figure sur toutes nos cartes géographiques, était autrefois, du temps de Mahomet, aux environs de la Mecque. Voilà un détail que peut-être ignorent les plus savants géographes. Mais c'était un véritable repaire de brigands, et ses flancs donnaient asile à tous les malfaiteurs, à tous les voleurs, à toute la canaille de la ville sainte ; car il y en avait déjà, comme il y en a encore aujourd'hui.

Le prophète voyait avec indignation que tous ces mécréants échappaient, dans leurs repaires de la montagne, à la vengeance des fidèles, et qu'ils étaient pour eux d'un exemple détestable.

Aussi résolut-il un jour d'en finir et après avoir prié Dieu de daigner lui en donner la force et le moyen, il alla vers la montagne qui ne pouvait venir à lui, et dans un moment de sainte colère il la prit et la lança dans l'espace avec tous ses hôtes. Et comme elle était vigoureusement lancée, elle vint tomber au milieu des plaines où on la voit actuellement, à quatre-vingts kilomètres de Constantine.

C'est ainsi que la foi transporte les montagnes, non plus seulement au figuré, mais au propre.

A la suite de cet événement miraculeux tous les bandits qu'elle contenait se convertirent à la religion qui leur avait donné un si frappant exemple de sa puissance et de sa force. L'un d'eux, nommé Sidi Réghis, devint marabout et donna son nom à la montagne. Et la montagne elle-même devint sainte et sacrée parce que la main du prophète l'avait touchée. *Se non è vero*, ce n'est pas mal trouvé pour expliquer comme quoi le Sidi-Réghis est ainsi tout seul isolé, sans savoir pourquoi, au milieu des plaines.

Mais puisque l'histoire est la sœur de la géographie, voici une autre légende, plus historique, en tout cas plus vraisemblable et qui peut éclairer d'un jour nouveau les mœurs assez mal connues et le caractère du peuple arabe. Elle justifie du moins la vénération et l'attachement des Haractas pour le Sidi-Réghis.

L'importante et riche tribu des Haractas faisait autrefois partie du beylickat de Constantine. Aujourd'hui le beylickat a pris le nom de département et le bey a été remplacé par un simple préfet ; en somme, c'est toujours la même chose. Seulement la tribu des Haractas n'est plus aussi riche et sa puissance guerrière est devenue à peu près nulle. Les anciens du pays se rappellent encore le temps où la tribu, très redoutée de ses voisi-

nes, qui étaient de sa part l'objet de constantes razzias à main armée, pouvait mettre sur pied plus de deux mille cavaliers à mine superbe. Quelques-uns d'entre eux ont même conservé l'ancien costume des jours de parade : l'immense chapeau entièrement couvert de plumes d'autruches, qu'on portait par-dessus le capuchon et qui n'était pas sans quelque ressemblance, de loin. avec le bonnet à poil de nos grenadiers, et la housse de soie brochée d'or et d'argent qui, depuis la selle, couvrait la croupe des chevaux magnifiquement harnachés, et tombait presque jusqu'à terre, — flottant au vent, comme un étendard, au galop de charge des fantasias. J'ai vu moi-même, dans les jours de fête, des cavaliers qui portaient encore ce costume et qui, dans leurs larges étriers de fer incrustés d'argent, avaient de longs éperons ciselés, faits d'un morceau de fer taille en pointe, long comme l'avant-bras.

Mais, adieu les belles razzias d'antan sur les tribus voisines. Chacun doit aujourd'hui se contenter de son troupeau, et rester sage, ne plus faire la guerre, labourer paisiblement son champ d'orge et son champ de blé.

Aussi la tribu, réduite aux seules ressources de son travail et de sa production, est-elle beaucoup moins riche qu'au temps où l'on pouvait *razzier* les troupeaux du voisin, les grains de ses silos, la

bijouterie de ses femmes, les tapis et toutes les richesses de ses tentes. Il faut tout acheter aujourd'hui et tout se paie.

Oui, tout se paie ; et sous la domination de la France qui donne, il est vrai, le repos, la paix et la sécurité, les vertus guerrières, devenues inutiles, jamais exercées d'ailleurs, vont se perdant peu à peu dans l'âme de l'Arabe ; ses mœurs deviennent de plus en plus paisibles et bourgeoises si j'ose dire ; l'indigène ne sera bientôt plus qu'un paysan cultivant sa terre, qu'un berger gardant son troupeau, ou qu'un mercanti trafiquant sur les grains et le bétail. Déjà l'Arabe de ces contrées à demi cultivées n'élève plus guère de beaux chevaux de bataille, que pour les vendre à nos commissions de remonte, qui les lui payent plus cher qu'au marché, n'a plus que quelques vieilles armes de pacotille, bonnes tout au plus à chasser le lièvre et à assurer tant bien que mal sa défense personnelle ; et, dans les fantasias, les cavaliers vraiment adroits, ceux qui lançaient leur fusil en l'air au loin devant eux et le rattrapaient au galop, ou qui se tenaient debout sur la selle en jonglant avec leurs armes, aux allures les plus désordonnées, — se font de plus en plus rares : on les cite comme une curiosité, et, pour ma part, je n'en ai jamais vu.

Hélas ! tout s'en va, tout se perd, et le beau, le pittoresque, l'original, disparaît de toutes parts,

peu à peu. Nos petits-enfants ne verront peut-être plus rien sur la surface du monde uniformisé ; et c'est pour eux que nous écrivons, nous autres qui avons encore quelque chose à raconter, bien que, déjà, nous n'ayons plus grand'chose à voir.

Mais je reviens à mon histoire. En ce temps-là, — c'était peut-être il n'y a pas cent ans, — les Haractas subissaient la domination turque comme ils subissent aujourd'hui la nôtre, et payaient l'impôt entre les mains du bey de Constantine ou de ses émissaires, comme ils le paient maintenant à nos employés des contributions.

Pauvres Arabes ! toujours tributaires ; mais, en somme, qu'on le soit d'un gouvernement de sa race ou d'un gouvernement étranger, qu'importe ! Il faut toujours payer.

Or le Bey n'avait pas, comme nous, une hiérarchie de fonctionnaires pour répartir équitablement l'impôt de chacun d'après ce qu'il possède. Il imposait la tribu en bloc sans entrer dans plus de détails, et fixait lui-même le total de la contribution à sa fantaisie. C'était ensuite au Caïd à s'arranger pour arriver à ce total, et même à une somme bien plus importante, car le Caïd entendait bien prélever un petit bénéfice là-dessus, de même que le bey, qui réclamait généralement le double de ce qu'il devait envoyer à son suzerain, le Dey d'Alger.

Le Bey savait donc que la tribu des Haractas était riche, et s'inquiétant peu d'approfondir comment lui venait sa richesse, il se contentait de l'imposer pour une somme beaucoup plus forte que les tribus qu'elle exploitait autour d'elle.

Mais il arriva qu'une année où il y avait eu des sauterelles, comme maintenant, et qui avaient dévoré toutes les récoltes; — une année où, d'ailleurs, les razzias n'avaient pas très bien rendu, car à force de piller son voisin, on finit par n'avoir plus rien à lui prendre — et comme justement cette année-là le Bey, un peu gêné dans ses affaires, avait doublé l'impôt d'un seul coup, — il arriva donc que les Haractas refusèrent de payer.

Le Bey en fut avisé par l'absence des émissaires qu'il avait envoyés recueillir l'impôt, laquelle se prolongea au point qu'il finit par supposer qu'on leur avait coupé le cou, — ce qui était vrai. Des mésaventures de ce genre arrivaient assez fréquemment aux collecteurs de l'impôt, en ce temps-là, et le Bey ne s'en formalisa point; mais il annonça qu'il allait venir lui-même chez les Haractas, parmi lesquels le bruit de cette visite ne tarda pas à se répandre.

Seulement le Bey, se rappelant à propos ce qui était arrivé à son prédécesseur quelques années auparavant dans cette même tribu des Haractas, ne voulut point s'exposer à un pareil inconvé-

nient, et il rassembla ses goums, au nombre de 5 ou 6,000 cavaliers pour l'accompagner dans son voyage.

Son prédécesseur, en effet, en une occasion semblable, avait eu l'imprudence de venir avec une simple escorte d'honneur, espérant que sa seule présence auraitle don de faire rentrer l'impôt récalcitrant. Il était installe sous une tente magnifique, et avait à côté de lui son *khodjà* (secrétaire) qui écrivait au fur et à mesure les noms de ceux qui avaient payé, et à côté du khodjà, le caïd qui les appelait. La chose se faisait très solennellement, et le Bey se réjouissait déjà de la docilité de ses peuples, lorsque tout à coup un nègre superbe, haut de six pieds au moins, se glissa derrière lui et tirant un sabre, fit voler d'un seul coup de tranchant la tête du Bey, celle du khodja et celle du caïd. J'ai eu pour cuisinier l'arrière petit-fils de ce nègre, nègre lui-même et qui avait un merveilleux coup de couteau pour faire sauter la tête d'un *méchuid*. C'était de famille ; mais ce n'est pas de lui que je tiens le récit de cet authentique épisode. Mon nègre à moi n'avait guère que cinq pieds et quelques pouces de haut ; mais un jour que mon cheval s'était échappé, je le lui ai vu empoigner à la course par une jambe de derrière et arrêter net, absolument comme on attrape un mouton ou un jeune veau....

Le Bey mit deux jours pour venir de Constantine avec son armée. Le matin du deuxième jour, comme il débouchait du côté de Oum-el-Abeir, dans les plaines des Haractas, là où se trouve actuellement une ferme française, il fut tout étonné de ne voir personne venir au-devant de lui, et de ne pas même apercevoir, si loin que la vue pouvait porter, — et Dieu sait si la vue des Arabes est perçante, — un seul douar, et pas même une seule tente à la surface des plaines. Le pays complètement désert semblait abandonné.

Quoique n'ayant pas de télégraphe, les Arabes savent tout ce qui se passe et en sont informés avec une incroyable rapidité. Les Haractas, après avoir coupé le cou aux émissaires du Bey, se doutaient bien que les choses n'en resteraient pas là, et ils avaient aussitôt envoyé à Constantine des espions chargés de les prévenir de ce qui se passerait. Aussi, à peine le Bey avait-il commencé à rassembler ses gouns, que les Haractas en étaient informés ; et comme les messagers avaient dit, avec ce penchant à l'exagération propre à tous les Arabes, qu'il s'agissait d'une armée formidable qu'on allait avoir sur les bras, les Haractas, ne pouvant songer à combattre et ne voulant se résigner à payer, avaient réuni leurs troupeaux, plié leurs tentes et s'étaient réfugiés sur les hauteurs du Sidi-Réghis, derrière la crête de rochers au sommet de laquelle se trouve

un vaste plateau. Ils établirent là leur campement, en se serrant un peu, et y parquèrent leur bétail.

Mais ce mouvement n'avait pu s'accomplir, sans que leurs voisins les Séguenias s'en fussent aperçus ; et ils dénoncèrent au Bey leur retraite.

Le Bey arriva donc au pied du Sidi-Réghis avec son armée. A de telles hauteurs, les Haractas étaient invisibles, mais la fumée de leurs feux, qui montait dans l'air, y révélait leur présence. Le Bey songea d'abord à donner l'assaut à la montagne ; mais il reconnut vite que ce serait inutile. Pendant que ses soldats monteraient péniblement un à un dans les étroits sentiers, les Haractas pourraient tout à leur aise soit les tuer à coups de fusil, soit les écraser avec des blocs de pierres qu'ils auraient fait rouler depuis les sommets ; et il se contenta de mettre le siège autour du Sidi-Réghis, espérant prendre les rebelles par la famine.

Par la famine, c'était difficile. Les Haractas ne manquaient point de vivres, puisqu'ils avaient emmené avec eux tout leur bétail, et emporté une grande partie des grains de leurs silos. Mais c'était par la soif que le Bey pouvait espérer les prendre.

Il n'y a pas une goutte d'eau, en effet, pas une source, sur toutes les hauteurs du Sidi-Réghis. Les Haractas avaient bien eu soin de remplir leurs outres avant l'arrivée du Bey, et peut-être auraient-ils pu tenir longtemps s'ils n'avaient eu que les

personnes à désaltérer ; mais il y avait les troupeaux, les innombrables troupeaux qu'il fallait abreuver aussi, et les moutons, et les chevaux, les chiens, les bœufs ne sont pas, comme les chameaux, capables de rester sans boire une semaine entière. On les rationnait autant que possible ; mais déjà ils commençaient à tirer la langue et des bêlements plaintifs, des beuglements douloureux, des hennissements pitoyables poussés par des milliers de bêtes entassées sous le soleil brûlant, montaient dans l'air, vers le ciel implacablement bleu, sans un nuage à l'horizon. Le Bey, qui pouvait entendre tout ce tumulte d'agonie, se réjouissait en lui-même, espérant que la reddition serait proche.

Et le temps se maintenait toujours beau ; et les Haractas voyant que leurs troupeaux mouraient par milliers de têtes commençaient à se demander s'il ne serait pas moins onéreux de se résoudre à payer tribut. Et des centaines de vautours commençaient à tourbillonner au-dessus du Sidi-Réghis, guettant l'immense charnier qui se préparait pour eux ; et le Bey ricanait de plus en plus dans sa barbe.

Huit jours s'étaient passés ; mais l'entêtement arabe autant que l'amour-propre et la colère des Haractas en pensant que la présence du Bey leur coûtait déjà plus que l'impôt, les fit persister dans leur résolution et ils jurèrent de mourir eux-

mêmes jusqu'au dernier plutôt que de se rendre.

Deux jours se passèrent encore.... Certes, les pâturages ne manquaient point sur les cimes du Sidi-Réghis ; mais c'était l'eau, toujours l'eau qui manquait, qui manquait toujours. S'il avait plu, on aurait pu en recueillir abondamment sur les *tellis*, les couvertures, les burnous dont l'épais tissu est imperméable et se durcit comme du bois quand il est mouillé. Helas ! dans le ciel admirablement bleu, le soleil dardait ses rayons torrides sur ces malheureux, rendant leur soif encore plus ardente, leur état plus insupportable.

A la fin vaincus par la soif — car maintenant l'eau manquait même pour les gens, — le onzième jour, les courages les plus exaltés étaient complètement abattus ; et le conseil des Haractas — qui, dans la circonstance, était bien le conseil d'en haut — parlait sinon de se rendre, au moins de combattre. Malheureusement à proportion que les guerriers seraient descendus, l'ennemi aurait pu les tirer comme à la cible, et l'on dut y renoncer.

Mais le soir même, le ciel se couvrit de gros nuages et, pendant la nuit, des pluies torrentielles tombèrent sur toute la contrée.

A ce signe le Bey comprit que Dieu était du côté des réfugiés de la montagne sainte, et qu'ils devaient être par conséquent dans leur droit en refusant de payer l'impôt. Aussi, avec cette soumis-

sion des musulmans à tout signe extérieur de la volonté divine, il leva le siège au point du jour, le lendemain matin, à la grande joie des Haractas et ne songea plus à les inquiéter. Il en fut quitte pour accabler de contributions les tribus voisines, car il ne perdait pas la carte quand même, et il fallait bien que celle des Haractas lui fût payée.

Ceux-ci n'ont pas élevé de monument commémoratif au sommet du Sidi-Réghis et ne viennent point aux anniversaires y déposer des couronnes ; mais ils ont conservé dans leur mémoire le souvenir de la délivrance miraculeuse et l'ont légué à celle de leurs descendants — qui me l'ont raconté.

(*A suivre*).